

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

154-155 | avril-septembre 2000

Question de parenté

La passion de la parenté

Derniers échos ou retour de flamme ?

Jean-Luc Jamard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/59>

DOI : 10.4000/lhomme.59

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000

Pagination : 733-748

ISBN : 2-7132-1333-9

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Jean-Luc Jamard, « La passion de la parenté », *L'Homme* [En ligne], 154-155 | avril-septembre 2000, mis en ligne le 18 mai 2007, consulté le 23 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/59> ; DOI : 10.4000/lhomme.59

La passion de la parenté

Derniers échos ou retour de flamme ?

Jean-Luc Jamard

“O N n’a peut-être pas assez remarqué combien est toujours dérisoirement petit le nombre de ces exemples tirés de l’histoire, sur lesquels on assied une “loi” qui prétend valoir pour toute l’évolution, passée et future, de l’humanité», écrivait Julien Benda (1975 : 224). Sans doute. Mais il y a beau temps qu’en cette matière la plupart des anthropologues ont pris conscience des périls de l’inductivisme à tire d’aile et de certains postulats originaires. On le sait, cette prudence fut précoce à l’égard de possibles gauchissements introduits par ces biais dans l’étude des systèmes de parenté et d’alliance. Dès lors, le lecteur non spécialiste (surtout s’il est français) pourrait s’alerter à l’énoncé du titre d’un important ouvrage collectif publié il y a peu, et à la fois en espérer certaine circonspection : *Transformations of Kinship*. Transformations, non « évolution » ; et changements des systèmes de parenté, ou dans leur étude ? Nous verrons. En attendant, voici deux ou trois rappels.

Que, jusqu’à preuve du contraire, il n’existe pas de sociétés humaines sans quelque forme de « parenté » (l’extension du concept est une autre histoire, comme sa compréhension¹) suffirait à justifier l’intérêt

constant des anthropologues envers cette donnée, des origines de leur discipline à nos jours. À première vue, l’investigation parentaliste semble avoir vécu sur son erre ou pâti des critiques au cours des années 70, puis perdu de son poids relatif et changé d’éclairage dans les pratiques de recherche comme dans l’enseignement. Est-il néanmoins des physiciens dédaignant ceux de leurs collègues qui se spécialisent « encore » en cristallographie, des biologistes dernier cri contempteurs des études sur l’anatomie des vertébrés, d’ultramarins philosophes du langage ou « de l’esprit » chez qui les noms de Nietzsche, de Marx ou de Merleau-Ponty font naître des sourires entendus ? Si oui, ils ont tort. Mais aucun champ de réflexion, aucune science même parmi les plus

1. Pour certains anthropologues, on s’en souvient, « la parenté », comprise comme l’ensemble des domaines que la perspective « classique » y regroupe, ne peut constituer une classe de phénomènes qui soit opératoire sous l’angle transculturel (cf. surtout Needham, ed., 1971 : 103-131), ou ne serait dans cette dimension qu’un artefact, effet de l’ethnocentrisme des chercheurs (cf. notamment Meillassoux 1975, 2000, et Schneider 1984, dont les raisonnements sont toutefois différents).

À propos de Maurice Godelier, Thomas R. Trautmann & Franklin E. Tjon Sie Fat, eds, *Transformations of Kinship*, Washington & London, Smithsonian Institution Press, 1998, XIV + 413 p., bibl., index, gloss. (« Smithsonian Series in Ethnographic Inquiry »).

« dures » et surtout ces temps-ci, n'est à l'abri des effets de mode. La première problématique comparative des *kinship studies*, que l'on doit à Morgan, certes magistrale, fut bien de son temps et de son milieu. Personne ne prétend toutefois en user aujourd'hui sans la réformer, sans disqualifier certains présupposés des pères fondateurs et de leurs héritiers directs. Peut-on alors (comme le font quelques ethnologues, postmodernes entre autres) taxer de désuétude les écrits de ceux qui persistent à travailler notamment les taxinomies classiques des systèmes terminologiques ? Ils s'attarderaient dans « l'anthropologie de papa », soufflent d'aucuns, surtout quand, pour comble, un projet « évolutionnaire » prétend déceler dans ces nomenclatures une ou plusieurs logiques de transformation... Cette intention de discrédit comme le programme ainsi mis en cause doivent donner à réfléchir ; et tous deux mériteront discussion, à raison de leurs attendus.

Mais d'un tel programme, traduisons ce que disent les responsables dans leur présentation :

« L'attitude qui prévaut de nos jours consiste à voir dans les symboles collectifs des objets de différends et de manipulations au profit d'intérêts particuliers. Cette conception amendée fait du domaine des règles une sorte de pivot pour les recherches parentalistes, lequel, tel un Janus bifrons, à sa droite (vers les conduites), vise le champ de la parenté "hot", celle de la pratique – qui joue du bec et de l'ongle [*kinship red in tooth and claws*] –, et à sa gauche (vers les terminologies), considère la région de la parenté "cool", à la beauté claire, paisible, précise et mathématique » (pp. 4-5 ; ma traduction, J.-L. J.).

Le registre « cool » est au premier chef celui de l'ouvrage dans son ensemble, poursuivent en substance Maurice Godelier, Thomas R. Trautmann et Franklin E. Tjon Sie Fat. Le livre, annoncent-ils, se centre en effet sur les catégories et terminologies de parenté, en ne traitant – sauf exception – des comportements et codes explicites que si l'on peut les rattacher étroitement à celles-ci. Partant, le sentiment

pourrait gagner le lecteur d'être reconduit, dès les *incipit*, sur la branche *lato sensu* « formaliste » ou « linguistique » de l'alternative ouverte au début du XX^e siècle, entre, d'une part, certaine anthropologie culturelle états-unienne voyant chacune de ces terminologies ou leur entier contingent comme un espace autonome, en quelque sorte *context-free*, et, d'autre part, une anthropologie sociale qui entendrait les étudier dans leurs rapports plus ou moins médiats avec le reste² : règles ou systèmes d'alliance, régimes de filiation, bien sûr, mais aussi le politique, l'économique, les « cosmovisions », et même l'inconscient des psychanalystes. Autrement dit, les données terminologiques forment-elles un « objet total », doit-on privilégier leur morphologie intrinsèque avec ses lois structurales d'engendrement et de transformation – faut-il trouver en elles-mêmes leurs propres causes, ou les chercher dans des faits d'une autre espèce ? De prime abord, ce n'est pas à la seconde voie que ce travail donne préséance : les nomenclatures de parenté y paraissent justiciables d'une analyse immanente. Mais les nuances viendront et la question posée reste entière, comme on le verra *in fine*.

Les révisions et leurs moyens

Qui voudra avancer pas à pas dans l'ouvrage devra faire une première entorse à cette courageuse résolution : après la lecture des orientations que fournit l'introduction, mieux vaut passer d'emblée à celle des commentaires de Maurice Godelier dans sa longue postface. Car celui-ci y explicite profusément les tenants et aboutissants de l'entreprise. Renouer ces fils dans le parcours des textes est ensuite plus facile. Les propos de l'auteur sont assortis de quelques définitions classiques du champ de la parenté, lesquelles, assurément didactiques, semblent superflues : un lecteur au trop léger bagage

2. C'est aux positions respectives de Kroeber (1909) et de Rivers (1968 [1914]) que remonte l'origine de cette bifurcation, comme le souligne fort clairement Francis Zimmermann (1993).

aura déjà pris la tangente. Mais Godelier, grâce à ses facultés de synthèse, fait – au moins en partie – de son « Afterword : Transformations and Lines of Evolution » une mise en perspective fort bien venue des raisonnements et résultats présentés par les contributeurs : sorte de copieux « À propos » en somme ; y affleurent même des pointes de critique. De là quelque embarras pour l'auteur de ces lignes – s'est-il fait couper l'herbe sous le pied ? Par bonheur, il y a d'autres choses à dire sur ce texte important.

L'échappée vers ce dernier chapitre permet de saisir dans toute leur ampleur, et le dessein préalable des concepteurs, et la portée des conjectures suscitées, après coup peut-être, par la discussion des travaux rassemblés : en gros, rien de moins qu'attester les processus autonomes, discerner les logiques propres par quoi se transforment les types structuraux où sont regroupées certaines terminologies de parenté ; non seulement simples passages possibles de tel système à tel autre, mais transformations irréversibles – donc *évolutions* –, cela au sein d'espaces « régionaux » ou dans une dimension globale. Pareille tâche, nous dit-on, doit nécessairement précéder tout éventuel réexamen des rapports incertains qu'entretiennent ces familles d'appellations avec leur contexte.

Entre l'introduction et la postface se succèdent cinq parties. La première comporte deux textes-cadres qui posent des principes et proposent des méthodes : Thomas R. Trautmann et Robert H. Barnes, en réévaluant les données de Morgan, substituent aux catégories de « dravidien » et d'« iroquois » celles de « *Type A crossness* » et « *Type B crossness* » (cf. *infra*) ; puis Franklin E. Tjon Sie Fat présente une analyse algébrique originale qui prend appui sur cette distinction. Viennent ensuite neuf articles plus strictement appliqués à des sociétés, des groupes de populations, voire des aires culturelles, travaux classés en trois sections concernant les Amériques et l'Asie³. Dans la dernière partie figurent trois contributions qui se situent plutôt sur un plan comparatiste ou sur celui de la théorie

générale (par M. V. Kryukov, Nick J. Allen et Eduardo Viveiros de Castro).

En fait, tous ces écrits ne suivent pas au même degré ni au même titre les pistes évoquées plus haut. J'y vois au moins deux raisons et un avantage. D'abord, l'intitulé de la table ronde dont le recueil est issu annonçait simplement des exposés sur les « Systèmes de parenté dravidiens, iroquois et crow-omaha »⁴ ; certains participants pourraient bien avoir conçu le leur dans un esprit différent de celui qui s'est dégagé des délibérations ultérieures menant à la publication. Ensuite, de plain-pied ou non avec les transformistes, il est quelques auteurs rétifs, *au moins dans ce volume*, à l'« hyperterminologisme »⁵. D'où l'avantage : sous le courant principal que l'on a voulu assigner à la réflexion, ces nuances donnent prise à des controverses prévisibles qui pourraient relancer de vieux débats sur des bases nouvelles. Une relative disparité des problématiques est le prix à payer par qui veut restituer une vue générale d'une semblable collection.

Mais les résultats ? Ils se répartissent sur cette gamme : apports empiriques, taxinomiques, méthodologiques et théoriques, tous ordres distingués ici non sans quelque artifice d'exposition et dont relève presque chaque analyse, s'entend, bien qu'en proportion variable.

Le théorique ressortit à des choix tacites ou manifestes qui posent des problèmes de

3. Amérique du Nord : John W. Ives, Michael Asch, Emmanuel Désveaux & Marion Selz ; Amérique du Sud : Alf Hornborg, Anne Christine Taylor, Michael Houseman & Douglas R. White, France-Marie Renard-Casevitz ; Asie : Robert Parkin, Jean-François Guernonprez.

4. Table ronde tenue à la Maison Suger (Paris) du 3 au 5 juin 1993 ; c'est souvent sous ce même titre que fut annoncée, dans d'autres écrits de ses contributeurs, la parution de ce volume.

5. Michael Houseman et Douglas R. White, surtout, sont de ceux-là comme, à leurs manières, Eduardo Viveiros de Castro, Alf Hornborg puis deux ou trois encore ; je les oppose sur ce point, notamment à Thomas R. Trautmann, Robert H. Barnes et Franklin E. Tjon Sie Fat, et, d'une autre façon, à M. V. Kryukov ou Nick Allen dans leurs présentes approches.

fond que je réserve pour la discussion des conceptions « évolutionnaires » comme des philosophies sous-jacentes réfractées çà et là dans l'ouvrage : autonomie relative de la dynamique des nomenclatures ou refus de l'opposer à sa possible hétéronomie, monogénisme des systèmes terminologiques, douteux pour certains ou *de facto* hors-jeu pour d'autres ; interprétations soit purement formelles, soit diachroniques – voire historiques – des transformations de systèmes locaux.

Les méthodes et les techniques d'analyse dénotent bien sûr ces partis théoriques. Parfois, leurs champs d'application débordent celui du réexamen direct des nomenclatures. Un article se singularise vigoureusement dans le domaine des procédés « pointus » (pas seulement à ce titre, d'ailleurs). En contraste avec Tjon Sie Fat, qui présente un traitement algébrique minutieux et purement terminologiste, Michael Houseman et Douglas R. White collaborent pour faire apparaître, en usant de divers outils informatiques, les propriétés émergentes d'un réseau de mariages effectifs dans son aspect dynamique : des *pratiques* d'alliance, dont les régularités observées ne seraient pas le simple effet de logiques d'appellation et de règles matrimoniales. Celles-ci constitueraient une sorte d'encodage des premières, autrement complexes. Si bien que ces deux chercheurs en arrivent à mettre au jour une « structure à côtés » (*sidedness*), sous-réseau bipartite ou paire de « super-ensembles » patri- ou matrilinéaires d'intermariages, au sein des configurations « réticulaires » de l'alliance décelées dans certaines zones des basses terres d'Amérique du Sud⁶. Ils intègrent ce

faisant un empirisme sociologique du meilleur aloi aux prémices d'avancées conceptuelles et théoriques (vers une sorte de *grounded theory*?⁷).

Lui aussi quelque peu « sociologue » à sa façon, Michael Asch rechigne à réduire la parenté aux terminologies, dont la connaissance approfondie reste cependant indispensable à ses yeux pour comprendre les structures sociales déné (Athapaskan septentrionaux du Canada), puisqu'il relie les unes aux autres pour en venir à des faits politiques ; par exemple, les vieilles femmes détiennent le monopole du savoir parentaliste qui leur confère un certain pouvoir. D'une autre teneur quoique dans la même veine, la démonstration de France-Marie Renard-Casevitz à propos des Campas du Pérou rappelle la nécessité de prendre en compte les visions multiples d'un même espace social, cartographies ici respectives de ceux ou celles qui font partie du paysage – en l'occurrence, hommes et femmes emploient des « langages de parenté » différents (et, à l'inverse du cas précédent, le masculin l'emporte sur le féminin)⁸. Point de méthode qu'au passage je rapprocherai à certains égards d'une réflexion d'Anne Christine Taylor : l'étude des appellations est souvent celle des terminologies de référence ; or les nomenclatures d'adresse, qui peuvent en être fort dissemblables, livrent par là même des indices de la dynamique évolutive des pre-

6. Sur cette méthode originale, voir aussi Houseman & White 1996 ; Houseman 1997.

7. Ou « théorie [empiriquement] fondée », produite à partir de *faits* méthodiquement établis, mais sur la base d'hypothèses de travail bien contrôlées (j'emprunte le terme à Glaser & Strauss 1967, toutefois sans privilégier, à la différence de ces deux sociologues, son application au domaine des recherches dites qualitatives).

8. Plusieurs langues amérindiennes – d'autres encore, océaniques et asiatiques – comportent, selon le sexe de l'énonciateur, deux séries distinctes non seulement d'appellations de parenté, mais aussi de substantifs désignant outils, armes, processus techniques, voire espèces vivantes... Jusqu'à quel point l'idiome *campa* généralise-t-il, le cas échéant, ce dualisme linguistique ? Des questions analogues – limitation parentaliste ou relative extension des « physiolectes » – sont-elles traitées dans la prospection méthodique de données comparables (doubles terminologies) à celles que présente France-Marie Renard-Casevitz ? (N'était ma crainte de confondre les « classes de faits », j'oserais me demander s'il y a là des rapports indirects à établir avec quelques autres spécificités idéelles et sociales des divisions sexuelles.)

mières⁹ (cf. aussi Viveiros de Castro 1993 ; Viveiros de Castro & Fausto 1993).

Autre chose. John W. Ives, et c'est le seul qui s'y emploie à une telle échelle, conjugue plusieurs disciplines dans une dimension historique. Ainsi linguistique, écologie, préhistoire contribuent-elles à son étude des organisations sociales et des terminologies de parenté sur une vaste étendue (Alaska méridional, Alaska intérieur, ouest du Canada, zones non côtières embrassant une bonne part de l'occident des États-Unis) : c'est une véritable *histoire* qui révèle l'action, sur des formules dravidiennes, de divers « principes de formation de groupes » dont résultent en fin de parcours des structures sociales bien différenciées.

Nous arrivons là, avec la référence au type structural dravidien, à la question des révisions taxinomiques (ou typologiques) en cours, laquelle, mettant les terminologies au premier plan, constitue le gros œuvre du livre, comme les interprétations transformistes qui s'ensuivent. Bien des auteurs de cet ouvrage semblent tenir pour acquises les distinctions introduites par Trautmann (1981 surtout) et que précise ici, pour partie, l'article d'ouverture dû à Barnes et lui-même. « "Cross" and "parallel" are two values of a dimension that, *for want of a better term*, we call "crossness" », rappelle déjà l'introduction (p. 8 ; mes italiques ; J.-L. J.). Le français présente la même carence. La traduction la plus facile de *crossness* est « traitement croisé ». Mais ce vocable suggère aussi l'idée de « tramage » : ensemble de relations à valeur binaire (croisé vs parallèle) qui spécifie certains modèles terminologiques. On parlerait alors, en suivant ces deux chercheurs, de « tramage A » et de « tramage B ». En effet, ces derniers sont respectivement définis dans le texte selon les critères qui différencient, par plusieurs rapports croisés ou parallèles, les formules dites dravidienne et iroquoise¹⁰ – « *Type A crossness* », « *Type B crossness* ». Pareille éviction des éponymes usuels a pour fin déclarée de congédier deux problèmes. Première difficulté résorbée, paraît-il, le choix épineux du cas empirique à

retenir comme prototype parmi tous ceux que, en deçà de variations mineures, on considère, dirais-je, comme isogroupes (tous « iroquois » par exemple). Autre écueil contourné : cette sorte de réduction à l'absurde où l'on serait conduit s'il s'avérait que la terminologie propre aux Iroquois eux-mêmes ne s'ajuste point à celles qui ont été jusqu'ici rassemblées sous leur estampille (ce qu'illustre autrement Viveiros de Castro en soutenant que la nomenclature *kariera* relève bien, en fait, du type dravidien B – voir plus loin –, mais diffère du « *kariera* » classique). Disons tout de suite que la seconde justification semble la moins contestable. Mais l'affaire se complique. Car les catégories prolifèrent, et le béotien doit veiller à ne pas les confondre au vu de leurs désignations : sous le type A réapparaissent les « dravidien A » et « dravidien B »¹¹ ; quant à Tjon Sie Fat, avec Trautmann et Barnes, il divise d'abord le type B de croisement en variantes « iroquois 1, 2, 3 et 4 ». Les grands genres englobent-ils de façon homogène les mêmes variétés dans les différentes contributions ? Le lecteur mis en appétit se plaira, sur pièces, à instruire ce dossier.

Car s'y ajoute ceci. Sans doute cet éclairage donne-t-il un nouveau relief au secteur de l'univers terminologique placé sous la loupe, à savoir le monde des types structuraux dravidiens et iroquois. Dans le même temps néanmoins, prenant de flanc

9. Fred Eggan indiquait que, dans la terminologie d'adresse des Crow prototypiques, figuraient au XIX^e siècle de nombreux traits hawaïens. Mais voilà : ceux-ci, même lorsqu'ils sont associés à une terminologie de référence dravidienne ou iroquoise, présagent-ils une « évolution » vers une nomenclature de structure hawaïenne ? « Non », répond Godelier dans sa postface (p. 394).

10. Distinction des systèmes iroquois et dravidien mise au jour depuis que Lounsbury (1964) la fonda justement sur des dissemblances en matière de traitement croisé.

11. Cf. Trautmann 1981 : l'opposition croisé/parallèle est annulée en G+2 et G-2 dans le premier cas, conservée à ces niveaux générationnels dans le second – et voir ci-dessus le *kariera* subsumé sous le dravidien B.

ceux qui viennent d'être évoqués, quelques classements promeuvent certaines « variantes » au statut inédit d'holotypes à part entière, de plain-pied désormais avec les catégories terminologiques reconnues de longue date. Il s'agit des cas yafar, kuma et ngawbe¹², discernés comme tels par les analyses, complémentaires sur ce point, de Viveiros de Castro et de Tjon Sie Fat. Or la formule yafar (les Red Knife d'Amérique du Nord ont la même) n'est autre que le calque de la *variante* 2 du traitement croisé B dans l'optique Trautmann-Barnes (naguère « iroquois », pour ceux qui n'ont pas suivi), et la formule ngawbe, celui de la *variante* 3 de ce même type B. L'indiquer ici, c'est signaler sans intention critique un mouvement où se rencontrent diverses réévaluations encore discutées ; c'est dire en outre qu'il importait de mettre en faisceaux de telles perspectives, si l'on doit et si l'on peut un jour les ajuster pour construire une nouvelle typologie consistante, exhaustive, lexicalement homogène, ce qui bien sûr impliquerait *l'accord sur ses critères discriminants*.

Toujours dans ce même mouvement et sur le chapitre des subdivisions du type dravidien, Taylor et Viveiros de Castro reviennent sur les distinguos que, entre autres apports, nous devons aux développements notables des études amazoniennes. Alors que les classifications de l'Inde du Sud sont « diamétrales » – partagées en deux classes exhaustives et mutuellement exclusives : consanguins, affins –, celles des systèmes dravidiens de l'Amazonie apparaissent « concentriques ». Ternaires, non duales, elles démarquent les consanguins d'Ego de ses affins « réels », de ses affins « virtuels » (par exemple les cousins croisés), puis, en périphérie, de ses affins « potentiels », avec lesquels on peut tout échanger, biens, noms, têtes, *sauf des femmes*, et qui sont en fait de proches étrangers, voire des ennemis en puissance – mais toute future alliance matrimoniale avec eux est-elle exclue ?¹³ Quant à ces rapports entre alliance et terminologies dravidiennes, Emmanuel Désveaux et Marion Selz, à partir d'une

étude centrée sur le système des Ojibwa septentrionaux, découplent les nomenclatures dravidiennes nord-américaines de la norme du mariage des cousins croisés (et de toute logique filiationniste) : dans ce cadre, la seconde ne se ferait règle qu'avec l'effacement des premières. Point de vue original, qui impute en l'espèce à de telles nomenclatures une fonction dualiste, au sens non matrimonial.

Somme toute, rien d'étonnant si la vague « dravidianisante » déferle sur de nombreux terrains qui l'ont nourrie de leurs données empiriques – et au-delà ? –, matériaux dont en retour elle infléchit l'interprétation. Cela notamment dans le Nouveau Monde, en réservant toutefois une large place aux systèmes iroquois (traitement croisé B). À telle enseigne que, selon Taylor, le « dravidien canonique » défini par Louis Dumont apparaît mieux représenté en Amazonie qu'en Inde du Sud, Viveiros de Castro étant, lui,

12. Ngawbe : population amérindienne du Panamá ; Kuma et Yafar sont deux tribus de Papouasie Nouvelle-Guinée. Bernard Juillerat (1977 surtout, et 1986) fut le premier à identifier chez les Yafar une terminologie de type iroquois (par lui dénommée dakota-iroquois au sens de Murdock), et c'est à ses écrits que se réfèrent sur ce point plusieurs auteurs de l'ouvrage.

13. J'en parle trop vite, mais cela renvoie aussi aux oppositions hiérarchiques de « classes » tour à tour englobées-englobantes autant qu'à la dialectique entre idéologie et classements, de même qu'aux usages métaphoriques du langage de la parenté comme aux pratiques sociales (cf. aussi Viveiros de Castro & Fausto 1993 ; on aimerait disposer ici des données probantes qui permettent d'assimiler par transposition sémantique des « étrangers » – *aliens* – à des affins potentiels).

14. Le même auteur propose textuellement et plus généralement de « choisir des éponymes plus appropriés [aux contextes ethnographiques de son] propre continent : [...] remplacer "dravidien" par "amazonien normal", "iroquois" par "haut-xingu", "kariéra" par "cashinahua" » (p. 376, n. 2), ce qui ne simplifierait pas les choses – d'autant que, sauf ironie ou démonstration *a contrario* de sa part, le souci qu'expriment Trautmann et Barnes en voulant déjà substituer *types A* et *B crossness* à « dravidien » et « iroquois » serait ainsi redoublé.

devenu « amazocentrique » au point d'avancer le néologisme *Amazonate* pour qualifier les systèmes des populations dravidophones¹⁴ ! Et Morgan en personne eût-il poussé ses enquêtes plus avant dans le Nord-Ouest des États-Unis et au Canada, que plusieurs cas dravidiens (traitement croisé A) auraient rejoint les exemples iroquois de ses inventaires : Trautmann et Barnes le démontrent. Du reste, on l'a vu plus haut, Ives comme Asch en ont repéré et analysé des formes sur une vaste étendue nord-américaine¹⁵. Ce n'est pas tout. Dans les basses terres d'Amérique du Sud, les groupes pano connaissent des sortes de sections (Hornborg 1993). Alf Hornborg incline donc à y voir au surplus certaines terminologies sociocentrees du genre australien – mais la typologie de Trautmann les classe sous le chef du « dravidien B », catégorie où cet auteur, ainsi que Viveiros de Castro, range bel et bien le « vrai » système kariara.

Enfin, je laisse le problème du continuum ou des oppositions dravidien-iroquois, spécialement en Amazonie, pour la discussion des hypothèses transformistes, hormis la mention d'une analogie avec l'Asie du Sud dont traite Robert Parkin. Celui-ci inscrit sa découverte récente d'une terminologie iroquoise, la nomenclature burushaski (Parkin 1992) – type qui semblait absent du sous-continent indien –, dans un panorama historique de la parenté embrassant trois familles linguistiques : munda, dravidienne et indo-aryenne.

Voilà un premier survol de divers recadrages (d'autres viendront), des méthodes qui les pilotent, des images de certains « terrains » dont ils modifient les traits, lequel survol ne fait guère justice à la richesse des textes ni à leur technicité. Mais sans lui, c'eût été une rude affaire de rendre compte de ces aspects du livre tout en discutant à la fois de ce qui soulève des problèmes et ouvre de grandes questions : celles des principes de classification des systèmes et de leurs transformations ou évolutions.

Petits problèmes...

Attendre du lecteur non spécialiste qu'il suive *tous* les raisonnements que les contributeurs appuient sur des renvois aux précédentes études de chaque domaine ou terrain serait se priver de sa présence. D'autant que, comme toute œuvre collective d'ambition comparatiste inscrite dans un programme de recherche anthropologique aspirant au général, cette entreprise achoppe souvent sur ce qui contrarie pareille visée : l'abstraction spécifiante. Il n'est pas rare qu'à leur insu ou pour susciter le débat, les *social scientists* proposent comme prêt-à-porter des modèles qui ne conviennent que sur mesures aux cadres socioculturels dont ils procèdent. C'est peut-être une tendance que l'on retrouve ici chez Désveaux (en bref, partout le « dravidien » athapaskan ou algonkin exclut la *règle* du mariage des cousins croisés), chez Viveiros de Castro et Taylor (rien de plus dravidien que l'amazonien)... Mais bien sûr, procéder de la sorte conduit parfois à comparer fructueusement en un deuxième temps. D'où certains problèmes à ce propos : confronter les terminologies, leurs classifications, leurs transformations, est-ce rapprocher pour mieux distinguer, ou pour généraliser sous les distinctions ? En l'occurrence, plein rendement devrait être donné aux exposés de « faits polémiques » ; l'étude marquante de Jean-François Guérmonprez en est un exemple, et des plus saillants – mais n'anticipons pas. Je mentionne pour mémoire une autre difficulté, lot commun des synthèses ethnologiques : la diversité des types de modèle qui sont mis en œuvre, du modèle « représentationnel » (ou « iconique », mais pas au sens de Viveiros de Castro), le plus courant, au modèle « imaginaire » d'Allen (la

15. L'extension à toute l'aire athapaskan d'un raisonnement de Ives, qui tendrait en gros à retrouver le mariage entre cousins croisés partout où il repère des nomenclatures dravidiennes, s'oppose aux opinions de Désveaux et Seltz évoquées à la fin du paragraphe précédent.

formule « tétradique » évoquée plus loin), en passant par les modèles « théoriques », selon les acceptions que leur donne Achinstein (1968). Quoi qu'il en soit, l'existence de tous ces obstacles donne son prix à l'effort de Godelier dont la postface tente de rendre commensurables l'ensemble des résultats qu'il aligne dans son questionnement transformiste.

Mais il y a plus. Qu'est-ce qu'un changement – et une évolution ? Cela dépend de ce que l'on place aux pôles bien choisis d'un continuum présumé, ou de la caractéristique discrète (serait-ce un ensemble de traits) dont le saut vers une autre est retenu comme pertinent. Exemples simplistes à dessein : la transformation significative oppose-t-elle les chasseurs-cueilleurs dits nomades aux sociétés d'agriculteurs, ou les économies se passant de stockage à celles qui le pratiquent – et comment rendre raison de la variation entre les nomenclatures dravidiennes et iroquoises quand faisait loi, avec Lowie, la catégorie *bifurcate merging* qui les mêle ? Peut-on, *d'un point de vue analogue*, confronter les formules australiennes à certaines autres ? Difficilement, si, comme le pense sauf erreur Alain Testart (1996a notamment), les divergences critiques se fondent sur la conservation absolue ou la limitation de la différence des classes de parents dans le temps en fonction d'une référence stable, établissant aussi un clivage entre systèmes saturants (ceux des Aborigènes en particulier) et systèmes non saturants¹⁶. C'est dire à quel point, avant même les théories sous-jacentes aux conceptions du changement, la nature des critères de classement détermine les typologies possibles. Truisme ? Non, rappel d'un prérequis : sans formulation et justification théorique des hypothèses de travail qui commandent l'adoption de ces critères, le risque est grand de voir quelque arbitraire gagner l'élaboration des taxinomies.

Or, toute taxinomie peut se prêter à une lecture généalogique (*lato sensu*) implicite ou manifeste, soit que l'on suppose des passages diachroniques d'une de ses catégo-

ries à telle autre (l'hypercube de Tjon Sie Fat en définit les voies logiquement possibles), soit que le repérage ou la construction conjecturale d'un groupe-parent tende à expliquer la proximité des catégories-sœurs dont il serait l'ancêtre (Allen va même plus loin avec son idée d'état apical « tétradique » de tous les « cladogrammes terminologiques », si j'ose l'expression)¹⁷. Les paramètres de classement et leur définition se révèlent donc indissociables des problématiques transformistes. Mais Parkin : « J'ai évité d'employer la distinction de Trautmann et Barnes entre type A pour dravidien et type B pour iroquois [...] principalement parce qu'elle se réfère aux façons de traiter la parenté croisée plutôt qu'à des *systèmes considérés comme des tous* » (p. 269, n. 1; mes italiques; J.-L. J.). Sans égard pour la démarche effective cet auteur, je pense que l'opération classificatrice d'un pareil holisme sur des « tous » terminologiques aboutirait forcément à des arrangements par similitudes globales (ainsi procédèrent,

16. Oppositions qui me semblent plus radicales et générales que celles établies par Claude Lévi-Strauss (1967 [1947] : méthodes « des relations » généalogiques *vs* « des classes » matrimoniales), puis par Louis Dumont (1975 : systèmes « à formule locale » égocentrée *vs* « à formule globale » sociocentrée), ces deux derniers couples contrastant seulement des modes de prescriptions ou de préférences quant aux mariages.

17. Hypercube, modèle tétradique : voir *infra*, pp.744-745, et 746.

18. Héritiers du naturaliste français Michel Adanson (XVIII^e siècle), les phénéticiens, ces adeptes surtout nord-américains de la « taxinomie numérique » voulaient, grâce à leur méthode « objective », imposer des classifications indépendantes de toute théorie phylogénétique – néo-darwienne en l'espèce – déclarée invérifiable (cf. Cain & Harrison 1960, cité par Tassy 1991 : 132). Les caractères pris en compte doivent à leur sens être aussi nombreux que possible et les ressemblances, exprimées par des coefficients, sont enregistrées dans une matrice des distances ; les similitudes entre taxons « sont représentées géométriquement par des points dans un espace à *n* dimensions : les distances entre ces points sont les distances taxinomiques. [l'« arbre » ainsi construit est un] « phénogramme » » (Tassy 1991 : 132-133).

à la fin des années 50, les phénéticiens qui ordonnaient les espèces en calculant leurs coefficients de ressemblance¹⁸). Méthode des plus empiriques, qui fait l'économie d'hypothèses susceptibles de guider le choix des traits pertinents, mais dont résulte une systématique plutôt difficile à projeter sur l'axe phylogénétique.

Entre les agencements impropres à l'interprétation diachronique et ceux que requiert au moins l'ébauche d'une théorie transformiste, voire évolutionniste, à quels saints se vouer pour qui ne veut pas encore rendre les armes devant la « contingence irréductible de l'histoire » ?

« Loin de tourner le dos à l'histoire, l'analyse structurale lui soumet une liste de cheminement concevables, entre lesquels l'histoire seule pourra déterminer celui ou ceux effectivement suivis. [...] Car une systématique bien comprise trace des réseaux figurant des rapports possibles entre ses objets. Elle ne se pose pas la question de savoir lesquels de ces itinéraires furent empruntés, ni même si l'itinéraire vrai, différent de tous ceux qu'on imagine, ne mit pas bout à bout des fragments provenant de plusieurs » (Lévi-Strauss 1983 : 1229).

Des rapports possibles : logiques, et non *historiquement conçus*, ni, à plus forte raison, historiquement nécessaires.

De son côté, Godelier, qui tenait voici presque trente ans que « L'histoire n'est pas une catégorie *qui explique*, mais *qu'on explique* » (1973 : VIII), livre aujourd'hui, après avoir parcouru d'amples champs de recherche, quelques indices quant aux évolutions de ses vues sur l'évolution. Notre auteur « n'oppose pas l'histoire et l'évolution de façon exclusive, ainsi que d'autres le font. L'humanité évolue dans ses formes d'organisations sociales depuis le Paléolithique. Cette évolution se réalise et se manifeste à travers les histoires singulières de multiples sociétés particulières » (Godelier 1998 : 474.) Mais ne faut-il pas dire que si les sociétés changent – et c'est l'histoire –, seules les espèces évoluent, toujours plus complexes dans la très longue durée ? Interrogation démesurée par quoi je reviens aux remarques sur la systématique.

« ... on se gardera d'une confusion que commettent trop d'ethnologues, et peut-être aussi quelques historiens : celle entre élémentaire et complexe d'une part, antérieur et postérieur d'autre part. La première opposition relève d'une classification des systèmes selon leur forme ; la deuxième, de la construction d'une généalogie. La relation entre une forme simple et une forme complexe pose un problème d'ordre logique, qui n'implique *pas forcément* celui, historique, du passage d'une forme ancienne à une autre plus récente » (Lévi-Strauss 1983 : 1226 ; mes italiques, J.-L. J.).

Tels sont certains sujets d'une réflexion qu'appelle le point de fuite assigné aux composantes de l'entreprise ; pour résumer, ils portent sur le départ entre particulier et générique, typologie synchronique et transformation logique ou diachronique, simplicité et complexité, histoire et évolution.

... Pour de grandes questions

Parfois, l'ethnologue tente d'inférer l'information historique qui fait défaut. Il met en série chronologique les « instantanés » tirés d'un groupement synchronique de cultures distinctes, mais avérées ou supposées assez proches les unes des autres pour que l'on puisse projeter leurs images sur l'axe temporel où elles seront vues comme autant de degrés d'un processus hypothétique. Néanmoins, ceux-ci peuvent être rapportés à des repères taxinomiques divers ; en outre, jusqu'à quel point s'agit-il toujours de transformations structurales *et à la fois* diachroniques ?

Anne Christine Taylor par exemple, comparant les sept groupes de la famille linguistique jivaro-candoa, affirme l'unité d'un modèle dravidien qui transcende les variations discernables en leur sein. Elle retient des différences significatives entre groupes jivaro d'une part, candoa d'autre part, lesquelles vont de l'échange restreint (symétrique prescriptif) chez les Shuar – conforme à la règle « idéale » – jusqu'au mariage lointain d'un homme avec la FFZDD. L'absence de mariage prescriptif

dans l'ensemble candoa (spécialement chez les Candoshi), comme ses terminologies hybrides comprenant des traits dravidiens, iroquois et même eskimo, lui paraissent travestir, sous des dehors trompeurs, un fond dravidien transformé dont les configurations shuar (groupe jivaro) seraient proches de la forme *originelle*¹⁹. En revanche, Godelier (p. 398), ainsi que, semble-t-il, Viveiros de Castro (pp. 362-364 notamment) et Tjon Sie Fat, interprètent les mêmes « faits » sous un autre angle. À leurs yeux, les transformations en cause traduisent le mouvement localisé par lequel un système dravidien – préservé çà et là – a *évolué* vers des formules proprement iroquoises moyennant des *états intermédiaires*. La terminologie *aguaruna* (jivaro) relève selon eux du type *yafar* (traitement croisé B-iroquois 2), et celle des Candoshi (branche candoa) du type *ngawbe* (B-iroquois 3). Par suite, il y aurait passages de structures à structures. Critères de classement et jauges du changement en interdépendance, derechef.

Des états intermédiaires, disais-je. Pourquoi ? Autre problème : sans garde-fou, les combinaisons de signes diagnostiques qui permettent celles des nomenclatures sont légion²⁰ ; comment les ordonner pour qu'en soit possible une lecture transformiste ? C'est là qu'interviennent l'application de l'algèbre et la figure de l'hypercube.

N. B. Partant d'une combinatoire des opérateurs de consanguinité et d'affinité, Tjon Sie Fat spécifie les modalités possibles de croisement en $G + 1$, $G 0$ et $G - 1$ pour les genres dravidien et iroquois définis en tant que traitement A et traitement B. Son algèbre des relations travaille sur des gradients de l'associativité – *grosso modo*, de la liberté quant à l'emploi ou la position des parenthèses dans une opération au sens large –, qui caractérise les appellations composées par embranchement dans les systèmes pris en compte, et n'est pas totale dans le dravidien défini par ses critères. (Allons au plus simple ; si [MBD], [(MB)D], [M(BD)] et le terme « cousine » s'équivalent pour la nomenclature française, dans d'autres cas ces délimitations, ainsi [(MB)D] *vs* [M(BD)], sont distinctives : des termes différents peu-

vent classer « fille d'oncle » et « nièce de mère ».) Entrent en jeu du même coup des tableaux où sont cernées quatre paires de compositions des opérateurs parmi les 144 possibles²¹, celles que « l'étude empirique révèle essentielles », et qui suffisent à contraster de façon bipolaire les deux opposés : dravidien et iroquois « typiques ». Tjon Sie Fat a représenté en 1994 l'issue de son luxuriant exercice sous une forme géométrique, un hypercube : un cube dédoublé, de dimension 4, diagramme en treillis couramment employé dans la nomographie de certaines combinatoires, *e. g.* celles des parties d'un ensemble, et plus facile à « lire » que les quadrillages du plan (ici les matrices en tableau) dont il est le bouclage. Bref, que voit-on sur cette figure ? Entre les extrêmes, dravidien et iroquois, séparés de quatre « pas », Kuma comme Yafar se trouvent « à mi-parcours », à deux « pas » chacun de ces pôles..., mais non sur le même chemin : joignant des arêtes différentes de l'hypercube (p. 11 : à ses sommets, 16 variétés théoriques du traitement croisé, dont 4, les dravidienne, iroquoise, kuma, yafar sont attestées par l'ethnographie – manque la *ngawbe*, en tout cas son label).

19. Au reste, est-il indiqué page 209, même si le traitement croisé A s'inscrit dans des types dravidiens, toutes les nomenclatures « dravidiennes » ne présentent pas pour autant un tel traitement : nous voilà renvoyés au problème des critères de définition. Dans la même optique, avance Anne Christine Taylor, un système semblable comprenant des termes spécifiques d'affinité n'est pas forcément « iroquois », mais peut être dit « dravidien à exogamie mesurée en termes généalogiques » ; par ailleurs, plusieurs distinctions compliquent ici la formule dravidienne : vrais consanguins, consanguins affinaux, affins potentiels... (cf. *supra*, p. 740 et n. 13).

20. Très grande est en effet la quantité des combinaisons, ou mieux, des partitions possibles (toutes les [in]équations terminologique pensables), en droit sinon en fait, dans l'ensemble E : « traits des nomenclatures » partout présupposés sur une vaste extension générationnelle et collatérale. En principe, comme l'enseignèrent les cours du secondaire, elle se calculerait ainsi : si l'effectif des éléments de cet ensemble est n , celui de ses parties = 2^n . (Pour $n = 10$, on a $2^{10} = 1\ 024$, déjà.)

21. Un tableau croisé exhaustif de 12×12 (144 cases) dénombrant toutes les transformations possibles du traitement croisé (d'après les règles « dravidiennes » de Trautmann 1981) donnerait un effectif démesuré : 2^{144} ! (Cf. n. 20.)

Principal aboutissement de cet effort qui fait litière de l'économie des moyens : la mesure des distances entre les systèmes considérés, maximale entre les prototypes dravidien et iroquois, mais aussi le tracé des transformations minimales de l'un à l'autre, lesquelles passent respectivement par des états intermédiaires (évoqués justement, j'y renvoie, dans le débat sur les Jivaro). Conversions certes « en puissance », réalisables si rien ne vient les bousculer – « et toute l'histoire est dans ce "si" », dirait Lévi-Strauss... Vieux litige. Sont-elles irréversibles, c'est encore une autre histoire. Quant à l'algèbre, Tjon Sie Fat cite bien Wigner, chantre de l'« efficacité déraisonnable des mathématiques ». Mais, il le sait sans doute, ce même physicien la voyait opérer dans le « miracle de la physique ». De ce point de vue, l'anthropologie semble loin d'être une discipline miraculée, même lorsque des cortèges de diagrammes et de formules y défilent ; disgrâce partagée qui d'ailleurs ne l'empêche nullement de briguer le statut de science. Lui appliquer les mathématiques, oui, si besoin est, mais sans révérence transie pour le résultat et sans en faire – comme de l'étude de la parenté « cool », qui se prête le mieux à leurs formalisations – ce lampadaire sous lequel on cherche une clé au prétexte qu'ailleurs on n'y verrait goutte.

La tessiture classificatoire-terminologiste n'est pas le seul registre dont Viveiros de Castro joue dans un long texte foisonnant d'idées – prolixe et quelque peu composite, aussi. Néanmoins, sa contribution illustre également le problème des lectures possibles d'une taxinomie. *Sous ce rapport-là*, les solutions de Tjon Sie Fat et les siennes constituent deux volets jointifs, mais leurs moyens sont dissemblables. Car, en premier lieu, le chercheur brésilien formalise dans un tableau²² huit types de traitement croisé étendu – les ngawbe, yafar, iroquois, dravidien, kuma et trois autres dont les espèces empiriques n'ont pas été cherchées – parmi les seize cas « naturellement possibles » ; les huit restants, pareillement figurables, demeurent à l'état virtuel.

Par quel procédé ? Sur trois lignes (les générations) et quatre colonnes du tableau pour chaque grand type, les symboles « 0 » et « 1 » désignent les sexes relatifs de deux germains en $G+2$ (0 = s. s., 1 = o. s.), de leurs enfants en $G+1$, et, en $G0$, l'attribut « mutuellement mariables » ou « non mariables » (parallèles-consanguins ou croisés-affins) des cousins, au deuxième degré commun par conséquent, qui en sont issus. Si bien qu'apparaissent clairement, mais sans la dimension potentiellement évolutive, huit modes de croisements pour des apparentés à ce degré, ce qui en accroît encore le champ (c'est là que, pour le coup, conviendrait mieux le mot « tramage »).

En second lieu, Viveiros de Castro n'en reste pas aux discriminations étendues ; il entend subsumer l'ensemble des traitements croisés, et ce jusqu'aux formes crow-omaha, sous une structure générale « métaterminologique ». La position de parenté croisée est, dans tout système à bifurcation, une sorte de case vide emplie à sa façon par chaque configuration singulière. Mais au-delà s'établit la constante : c'est de l'échange symétrique des partenaires matrimoniaux en $G+1$ – niveau où l'opposition des termes n'est pas neutralisable et qui définit les alliances dans les générations suivantes – que découle la distinction affins/consanguins présidant dès lors aux mariages acceptables, et ainsi de suite. Jusque-là, rien que du systématique et de la réduction sans réductionnisme. Mais, dernier point : renchérisant sur plusieurs spécialistes des systèmes australiens, l'auteur décèle en ceux-ci une *transformation structurale* sociocentrée, d'où leurs nomenclatures « surimposées » (sic) à des terminologies égocentrées préexistantes, de types dravidien et (ou) iroquois, qui commanderaient en fait les dynamiques d'alliance (p. 370 ; Godelier récapitule page 399 : la fonction première des divisions en moitiés, etc., traversant toute la société

22. Ce tableau est une adaptation de ceux par lesquels Scheffler (1971) et Trautmann (1981) classent les cousins au 2^e degré commun.

serait en l'espèce d'organiser les initiations qui réactivent l'ordre cosmique). J'oserai questionner ces conceptions. Confondentelles une logique globale hyper-classificatoire (sociocentrée) de la parenté avec les astreintes, autrement limitées, des *pratiques* matrimoniales dans le cadre de la « famille » aborigène²³? Plus : y a-t-il à leur source un artefact dû précisément à la volonté de réduire les spécificités australiennes grâce aux vertus apparemment simplificatrices de la poussée « dravidianiste »? À ce propos et sur le plan général, pas de malentendu : quelques chercheurs choisiraient-ils de réduire provisoirement « la parenté » à ses terminologies – ou d'autres à l'alliance, à ses politiques, etc. –, que l'on ne pourrait a priori arguer de cela pour leur en faire grief. La réduction, tant décriée chez les anthropologues, « anti-réductionnistes » par profession de foi, a remporté quelques menus succès dans divers champs du savoir scientifique ; en user, c'est aussi pouvoir mieux discerner ce qui lui reste irréductible (comme le serait précisément l'éventuelle résistance des systèmes australiens face à une négation de leur profond particularisme).

De la comparaison à la réduction, du changement à l'évolution et du simple au complexe, autant de problèmes réfractés dans la protostructure tétradique de Nick Allen. Ce dernier construit un modèle conjectural – « imaginaire » – supposé à l'origine de toutes les nomenclatures, et d'abord des dravidiennes, parce que « minimaliste » : il ne comporte que quatre termes de base (d'où l'épithète « tétradique »), le primitif étant assimilé à l'extrême économie, à l'élémentaire et à la plus grande simplicité. On pourrait l'identifier, dès qu'Allen y ajoute la différenciation en sexes relatifs, aux systèmes à sections australiens. C'est surtout pour cette dernière raison que Viveiros de Castro (p. 370) critique de telles hypothèses, contraires aux trajectoires déductibles des faits historiques selon lesquels la « formule locale » (égocentrée, dravidienne ou iroquoise) précéderait, d'après Trautmann et lui, la « formule

globale » (sociocentrée, structure tétradique et sections « à l'australienne » : voir le paragraphe précédent).

Quoi de plus évolutionniste que ces idées... Ce n'est pas un péché, mais encore faut-il les étayer. Allen s'y emploie en utilisant sept types d'arguments à l'appui du « contractionnisme » (pp. 329-330) – mouvement qu'implique sa conjecture, à savoir un processus inverse de l'extension terminologique par laquelle d'aucuns ont tenté d'expliquer l'apparition des terminologies dites classificatoires. Le plus simple peut néanmoins receler du compliqué, car tout dépend de l'angle de vue. Trautmann et Barnes ne définissent-ils pas *quarante-quatre règles* d'engendrement du traitement croisé dravidien (p. 19)? Quant aux lois d'une évolution, où diable se cachent-elles? Voici un constat empirique emprunté à la linguistique : en synchronie, les langues à désinences casuelles (à « déclinaisons ») se différencient de celles où l'ordre des mots indique leur fonction grammaticale, mais en diachronie, si l'on connaît nombre d'exemples de passage, dans une langue donnée, du premier paramétrage au second, l'inverse n'est jamais attesté ; certains linguistes pensent qu'il s'agit d'un processus de « simplification » historique. Pourquoi, en l'occurrence, devrait-il y avoir progression *du complexe au simple*, et d'où viendrait une tendance à *ce genre-là* de simplification²⁴? Pourrait-on, par analogie, déceler des lois de transformation irréversible *comparables* dans l'histoire des terminologies de parenté?

M. V. Kryukov pointe quelque chose de cet ordre. Son étude du système chinois, combinant synchronie, diachronie et analyse transethnique de la terminologie, définit une loi tirée de l'histoire : quand certaines relations de parenté préalable-

23. Je renvoie sur ce point à un article de Testart (1996b).

24. Il est vrai qu'un tel mécanisme se renforce quand la langue devient véhiculaire : cela, à la rigueur, paraît plus accessible à l'intuition du profane.

ment distinguées par des appellations différentes tendent à fusionner en un terme unique, le changement commence en G 0 ; en revanche, lorsque plusieurs termes résultent de la fission d'un seul, c'est en G + 1 que débute celle-ci²⁵. Cette « loi » est-elle la seule à retenir ? N'étaient les réflexions et la remarquable synthèse proposées en clôture, bien malaisée la réponse ! La postface en présente des éléments, puisque Godelier n'a cessé de formuler des questions de même eau lors du colloque de 1993 et d'échanges ultérieurs, dont ce livre est un produit. J'ai déjà signalé qu'elle peut en partie faire fonction de grille préparant à la lecture des différentes contributions. Aussi faut-il maintenant prendre du champ.

Ce texte final débouche sur un nouvel exposé des conjectures élaborées par Godelier, selon lesquelles la prohibition de l'inceste s'affirmerait dans le cadre d'une politique de l'œstrus (enfin, de sa disparition progressive chez les proto-humaines : exigence, partant, d'un contrôle toujours accru de la sexualité, d'où « cartographie » nécessaire de partenaires proscrits et permis – nomenclatures, parenté)²⁶. Ces raisonnements sont désormais bien connus ; leur rôle n'est pas de se vérifier sous les variations du phénomène « parenté » dans l'espace et le temps, ni de les expliquer. Mais l'auteur – qui souligne aussi les rapports entre représentations des corps et transmission des identités²⁷ – commente les données « régionales » de l'hypothétique évolution multilinéaire des terminologies, puis se hausse à leur niveau « global ». Quatre lignes de transformation sont possibles *qui toutes auraient pour stade initial des configurations de type dravidien* ; le passage de systèmes iroquois à des formules crow-omaha marquerait la cinquième. Et voici peut-être une autre « loi » : une fois apparus des termes spécifiques désignant en tant que tels les affins, ce changement (ainsi du dravidien à l'iroquois) paraît irréversible. Que l'on soit en droit de le désindexer de tous les contextes demeure à mon sens problématique.

Resterait, bien sûr, à étendre les analyses transformistes vers les univers hawaïen, soudanais et eskimo²⁸. Non que fasse défaut un premier contre-exemple : Guermonprez, dans son travail sur l'Indonésie orientale, références aux régions voisines aidant, soutient que des nomenclature congruentes à des logiques cognatiques et bilatérales y ont précédé les terminologies prescriptives asymétriques, renversement qui eût mérité d'amples exégèses des « éditeurs ». Mais quant au parti toujours fructueux à tirer de tels faits polémiques (le système dravidien « ouvert » de Renard-Casevitz en est un autre), ce sera, souhaitons-le, pour une autre fois. En revanche, il est dommage que ne figurent pas dans les rangs des auteurs de contributions « régionales » – aucun de ces domaines n'est ici passé sous silence, tant s'en faut – des spécialistes de la Nouvelle-Guinée, de l'Australie et des systèmes crow-omaha. À s'en tenir aux chercheurs français, mentionnons, respectivement, Bernard Juillerat, souvent cité, puis, outre Barbara Glowczewski, Alain Testart dont l'exposé au colloque de 1993 figure dans le présent numéro de *L'Homme*, et Françoise Héritier à qui renvoie plus

25. En outre, suivant Kryukov, les termes courants dans les groupes linguistiquement les plus proches constituent la couche profonde du vocabulaire de parenté ; les termes dérivés et descriptifs remplacent peu à peu les appellations élémentaires, mais peuvent engendrer de nouveaux termes élémentaires ; les emprunts linguistiques sont la première réponse au changement structural...

26. Pourquoi « politique » ? Quand, aux yeux de Lévi-Strauss, « L'inceste est socialement absurde avant d'être moralement coupable » (1967 : 556), pour Godelier, il apparaît d'abord *politiquement dangereux* – mais au sein même de la « famille » *en un premier temps*.

27. Cf., sur cette question et sur des problèmes voisins, Godelier & Panoff, eds, 1998, mais aussi, bien entendu, Héritier 1994 et 1996.

28. Ainsi, ajouterais-je, qu'à réévaluer la portée heuristique des classifications polythétiques – sans tomber dans les excès phénétiens (cf. *supra* p.742 et n. 18) – et des termes « modulés » dans les nomenclatures, comme Leonardo Piasere vient de le proposer (Piasere & Solinas 1998).

d'un chercheur (spécialement pour son ouvrage de 1981), ainsi que notre regrettée collègue Élisabeth Copet-Rougier. Dans l'idéal, peut-être leurs écrits, forcément hétérogènes face aux grands regroupements continentaux, auraient-ils pu constituer une section du genre « références comparatives ».

Revenons enfin au problème de fond. Pas de déterminations directes entre, d'une part, modes de production ou organisation politique, et formes de parenté d'autre part, surtout pour ce qui relève de la gamme « abstraite », « claire et mathématique » de ces dernières – leur aspect *cool*, les terminologies : assurément, nous rappelle Godelier. Seuls des liens faibles les conjugent ; il s'ensuivrait, si l'on fait une lecture forte de la préface comme de l'« Afterword » du volume, en particulier, que les transformations, voire les évolutions des nomenclatures, peuvent faire l'objet d'études autonomes (analyses immanentes) avant de remettre au rouet l'investigation sur leurs rapports avec le reste du social. Cela n'accrédite nullement l'idée que leurs changements surviennent *motu proprio*. Mais, de plus, premièrement, force est d'admettre qu'ici nombre d'auteurs arguent de faits sociologiques, politiques ou même socio-écologiques pour raisonner sur le chapitre terminologique ; j'ai évoqué leurs méthodes au début (sans approfondir cependant les cas, illustratifs en la matière, de Désveaux et Selz, Asch, Ives, Hornborg, ou l'approche novatrice de Houseman et White...) ²⁹. Deuxièmement, souvenons-nous de discussions fameuses dont un célèbre protagoniste écrivit : « Les sciences sociales et humaines ont aussi leurs relations d'incertitude, par exemple entre structure et procès : on ne peut percevoir l'un qu'en ignorant l'autre et inversement, ce qui, soit dit en passant, fournit un moyen commode d'expliquer la complémentarité entre histoire et ethnologie » (Lévi-Strauss 1973 : 356). Les métaphores estampillées par la physique datent un peu – incertitude, complémentarité. Mais a-t-on vraiment tranché dans l'affaire qui fit

couler tellement d'encre ? En toute hypothèse, mon dernier problème s'y inscrit : comparer des structures terminologiques, comparer leurs évolutions, pose la question préjudicielle des fonctions comme des statuts différents que pourraient bien leur assigner les logiques sociales diverses et changeantes. Dans le même esprit, d'après tous les bons auteurs (et même quelques médiocres), dire « A n'implique pas toujours B » – tel système économique n'induit pas forcément tel système de parenté – n'empêche pas de constater que « quand *x, y...*, alors A implique non-B » : rares me semblent les sociétés industrielles et étatiques, stratifiées en classes, à démographie lourde, où domine la parenté de forme ou à *fonctions* « *kariera* ». Épure fort chétive, qui n'est là que pour suggérer la mesure des interrogations ouvertes à l'issue d'une lecture et celle de débats en germe.

Ces débats vont-ils avorter, les laissons-nous sous le boisseau ? Certes pas ; même si quelques-unes des voies prospectées se révélaient sans issue, d'autres nous arment pour travailler un domaine d'investigation dont quantité d'écrits récents démontrent la fécondité inaltérée (voir, dans cette livraison de *L'Homme*, l'« Argument » de Laurent S. Barry). Du moins ce livre évite-t-il tant l'érudition sans perspectives que les thèses dépourvues d'assise empirique conséquente ; si la percée n'est pas encore là, il contribue à la préparer – il est bien difficile de ne dévier *qu'un peu* d'un système de pensée établi, disait sur le fond Rodney Needham, citant je crois Wittgenstein. Mais pour autant, les révolutions coperniciennes ne surviennent pas chaque année. À vrai dire, on a pu, lors d'une présentation publique du volume, reprocher à ses responsables quelques « surinterprétations », en oubliant que sauf pour l'empirisme le plus plat, les « résul-

29. Quant à Viveiros de Castro, il précise (p. 334), dans un tout autre registre, comment doit être récusée l'alternative entre le formalisme et des conceptions rappelant la théorie du reflet (la terminologie comme écho de déterminations venues d'ailleurs).

tats » ne font jamais foi par eux-mêmes de leur propre vérité. Que les détracteurs pressés inclinent donc à juger les idées sur leur progéniture, non sur leurs généalogies.

Ultimes remarques qui ramènent à notre préambule. Quand des anthropologues s'attachent à traiter de l'ainsi nommée modernité, voire de la postmodernité (j'allais oublier les « amodernes »), quand ils s'engagent, souvent sur des bases ouvertement axiologiques – c'est louable –, dans notre histoire immédiate et nos « problèmes de société », ils contribuent à mettre en œuvre le projet totalisant de la discipline. Toutefois, cela ne saurait justifier un divorce avec une ethnologie prétendue « surannée ». À investir de nouveaux « terrains », ils ne construisent pas forcément de nouveaux *objets* (ce qui seul, du reste, peut efficacement fournir de l'intelligible au service d'une cause). Pour ce faire, on ne saurait en aucun cas éviter la tension vers une théorie générale de l'homme en société – toute cantonnée qu'elle soit à l'horizon ou dans la charge d'idéal régulateur –, laquelle ne peut faire l'impasse sur ce qui demeure une de ses lignes de force : les études parentalistes, à réformer et critiquer tant qu'on voudra, mais en pleine vigueur. *Transformations of Kinship* en témoigne. Outre des novations et révisions circonscrites, si l'on prend du surplomb pour pressentir ses suites, cet ouvrage captive par les questions qu'il pose plus encore que par les réponses qu'il propose ; ce n'est pas là un maigre mérite. Une passion des anthropologues envers la parenté ? Oui, mais ni derniers feux, ni modes cycliques : c'est le flot d'un long fleuve – pas toujours tranquille, pour notre plus grand profit.

MOTS CLÉS/KEY-WORDS : parenté/*kinship* – théorie/*theory* – terminologies/*terminologies* – typologies/*typologies* – transformations/*transformations* – évolution/*evolution* – histoire/*history*.

BIBLIOGRAPHIE

Achinstein, Peter

1968 *Concepts of Science. A Philosophical Analysis*. Baltimore, The John Hopkins Press.

Benda, Julien

1975 *La trahison des clercs*. Paris, Grasset. [1^{re} éd. 1927.]

Cain, A. J. & G. A. Harrison

1960 « Phyletic weighting », *Proceedings of the Zoological Society of London* 135.

Dumont, Louis

1975 *Dravidien et kariëra. L'alliance de mariage en Inde du Sud et en Australie*. Paris, Mouton/EHESS (« Textes de sciences sociales » XIV).

Glaser, Barney G. & Anselm L. Strauss

1967 *The Discovery of Grounded Theory : Strategies for Qualitative Research*. Hawthorne, Aldine de Gruyter.

Godelier, Maurice

1973 *Horizons, trajets marxistes en anthropologie*. Paris, Maspéro.

1998 « Introspections, rétrospections, projections. Conférence de clôture par Maurice Godelier », in Philippe Descola, Jacques Hamel & Pierre Lemonnier, eds., *La production du social. Autour de Maurice Godelier*. Paris, Fayard (Colloque de Cerisy) : 467-492.

Godelier, Maurice & Michel Panoff, eds.,

1998 *La production du corps*. Amsterdam, Éditions des archives contemporaines (« Ordres sociaux »).

Héritier, Françoise

1981 *L'exercice de la parenté*. Paris, Hautes Études/Gallimard/Le Seuil.

1994 *Les deux sœurs et leur mère. Anthropologie de l'inceste*. Paris, Éditions Odile Jacob. [Voir Luc de Heusch, « Le même et le différent », dans *L'Homme*, 1996, 140 : 101-111. *Nldr.*]

1996 *Masculin/Féminin. La pensée de la différence*. Paris, Éditions Odile Jacob. [Voir Emmanuel Terray, « La pensée de la différence », dans *L'Homme* 141 : 131-136. *Nldr.*]

Hornborg, Alf

1993 « Panoan marriage sections : a comparative perspective », *Ethnology* 32 : 101-108.

Houseman, Michael

1997 « Marriage networks among Australian Aboriginal populations », *Australian Aboriginal Studies* 2 : 2-23.

Houseman, Michael & Douglas R. White

1996 « Structures réticulaires de la pratique matrimoniale », *L'Homme* 139 : 59-85.

Juillerat, Bernard

1977 « Terminologie de parenté iafar (Nouvelle-Guinée). Étude formelle d'un système dakota-iroquois », *L'Homme* XVII (4) : 5-53.

1986 *Les enfants du sang. Sociétés, reproduction et imaginaire en Nouvelle-Guinée*. Paris, Éditions de la maison des sciences de l'homme. [Voir le compte rendu de cet ouvrage par Alain Babadzan dans *L'Homme*, 1989, 110 : 170-172. *Ndlr.*]

Kroeber, Alfred L.

1909 « Classificatory systems of relationship », *Journal of the Royal Anthropological Institute* 39 : 77-81.

Lévi-Strauss, Claude

1967 *Les structures élémentaires de la parenté*. Paris-La Haye, Mouton. [1^{re} éd. 1947.]

1973 *Anthropologie structurale deux*. Paris, Plon.

1983 « Histoire et ethnologie », *Annales ESC* 38 (6) : *Histoire et sciences sociales* : 1217-1231 (texte de la 5^e Conférence Marc Bloch, présentée à la Sorbonne le 2 juin 1983).

Lounsbury, Floyd G.

1964 « The structural analysis of kinship semantics », in Horace G. Lunt, ed., *Proceedings of the Ninth International Congress of Linguists*. The Hague, Mouton : 1073-1093.

Meillassoux, Claude

1975 *Femmes, greniers et capitaux*. Paris, Maspero (« Textes à l'appui »).

2000 « Parler parenté », *L'Homme* 153 : *Observer, nommer, classer* : 153-164.

Needham, Rodney, ed.

1971 *Rethinking Kinship and Marriage*. London, Tavistock (« ASA Monographs » 11). [Trad. franç. : *La parenté en question. Onze contributions à la théorie anthropologique*. Paris, Le Seuil, 1977 (« Recherches anthropologiques »).]

Parkin, Robert

1992 *The Munda of Central India. An Account of their Social Organization*. New Delhi, Oxford University Press.

Piasere, Leonardo & Pier Giorgio Solinas

1998 *Le culture della parentella e l'esogamia perfetta*. Roma, Centro d'Informazione e Stampa

Universitaria di Colamartini Enzo (CISU) (« Materiali e Studi demotnoantropologici » 8). [Voir *infra*, p. 779, le compte rendu de cet ouvrage par Salvatore D'Onofrio. *Ndlr.*]

Rivers, William H. R.

1968 *Kinship and Social Organization*. London, The Athlone Press (« London School of Economics. Monographs on Social Anthropology » 34). [1^{re} éd. 1914.]

Scheffler, Harold W.

1971 « Dravidian-Iroquois : The Melanesian Evidence », in L. R. Hiatt & C. Jayawardena, eds, *Anthropology in Oceania. Essays presented to Ian Hogbin*. Sydney, Angus & Robertson : 231-254.

Schneider, David M.

1984 *A Critique of the Study of Kinship*. Ann Arbor, The University of Michigan Press.

Tassy, Pascal

1991 *L'arbre à remonter le temps. Les rencontres de la systématique et de l'évolution*. Paris, Christian Bourgois (« Épistémé Essais »).

Testart, Alain

1996a *La parenté australienne. Étude morphologique*. Paris, CNRS Éditions (« CNRS Ethnologie »).

1996b « Manières de prendre femme en Australie », *L'Homme* 139 : 7-57.

Trautmann, Thomas R.

1981 *Dravidian Kinship*. Cambridge, Cambridge University Press (« Cambridge Studies in Anthropology » 36). [Voir le compte rendu de ce livre par Serge Bouez dans *L'Homme*, 1985, XXV (2) : 172-174. *Ndlr.*]

Viveiros de Castro, Eduardo

1993 « Alguns aspectos da afinidade no dravidiano amazônico », in Eduardo Viveiros de Castro & Manuela Carneiro da Cunha, eds, *Amazônia : etnologia e história indígena*. São Paulo, FAPESP, Núcleo de história indígena e do indigenismo da Universidade de São Paulo : 150-210.

Viveiros de Castro, Eduardo & Carlos Fausto

1993 « La puissance et l'acte. La parenté dans les basses terres d'Amérique du Sud », *L'Homme* 126-128 : *La remontée de l'Amazone* : 141-170.

Zimmermann, Francis

1993 *Enquête sur la parenté*. Paris, PUF (« Ethnologues »).